

## Le glacier a rendez-vous avec la mer

### *Deux mois plus tôt, littoral sud de l'Islande*

Au royaume des icebergs, c'était un lilliputien. Quelque treize mètres, seulement, au-dessus de la surface du lagon, il exhibait une canine givrée, que le printemps islandais toujours diurne sapait sans hâte, avec la nonchalante résolution du vainqueur. Il n'était pas encore tout à fait affranchi de son imposante ascendance, le glacier Vatnajökull, le plus volumineux du continent européen. Non, quelque part dans les profondeurs de la lagune glaciaire du Jökulsárlón, leurs chairs ne faisaient toujours qu'une. Unies par le froid, elles frémissaient pourtant.

Au royaume des icebergs, c'était un lilliputien, et dans l'oeil non averti d'un homme, c'était un joli croc de glace qui flotterait bientôt dans l'estuaire. Les abîmes du lagon savaient bien que la surface opaque des eaux lourdes masquait une réalité toute autre. Une réalité huit à neuf fois plus grande. 90% de son volume étaient abrités ici-bas. L'iceberg est une leçon de vie implacable : la vérité est toujours bien plus vaste que l'aperçu qu'on en a.

Comme un métronome hydraulique, la fonte de la glace à sa surface égrenait les secondes. Le soleil de juin avait oeuvré tout le jour dans un ciel vierge. Pour quelques instant de répit, il allait tout à l'heure se nicher là-bas, au nord, derrière les sommets de l'Islande, avant de reparaître quelques degrés plus à l'est.

Comme si l'ultime coup de hache du bûcheron avait déjà frappé, sans que le tronc ne tremble encore, la forêt de glace résonnait du vide qui annonce la chute. L'iceberg lilliputien fut encore immobile le temps que tombe une goutte, mais soudain tout son corps s'agita d'un infime tremblement. Une fraction de seconde et une fracture de glace. Prenant par surprise le lagon muet et les volatiles que le crépuscule miniature avait enjoints au calme, 5000 tonnes d'eau pétrifiée prirent leur essor. Ce n'était pas une page qui se tournait mais une page qui se déchirait. Rompre la glace relève du quotidien en Islande. Un gigantesque vaisseau étincelant s'élança à travers le Jökulsárlón.

C'était le silence qui suit la musique d'un maître. Un vide aphone et lourd qui remplit tout à coup le décor ubuesque au milieu duquel trônait notre campement. Lirio scruta les alentours. Salua l'émancipation de l'iceberg. Elle leva ses petits bras boudinés dans un épais pull-over, et les laissa retomber le long de son corps, les sourcils circonflexes.

« Ah-boum ! »

Son regard m'interrogea.

« Oui, c'est un iceberg qui est tombé dans la lagune. Comme celui qui est juste là », ajoutai-je en désignant un petit bourguignon de

l'envergure de sa remorque, échoué sur la berge devant notre tente. « Mais beaucoup plus gros, tu le vois là-bas ? » Elle suivit la direction indiquée. Découvrit au loin comme une haute dent meringuée qui se mouvait nonchalamment. Libre.

« Oh ! », fit-elle en me fixant de nouveau.

« Oui, il s'en va. Il prend le large. Peut-être... Tous les icebergs n'arrivent pas à quitter le lagon, tu sais. C'est la vie. Tous égaux en chances, au départ, mais confrontés à des conditions qui varient et pour des résultats très différents... »

Delphine apparut, pensive. Elle se tenait là, étudiait le singulier panorama, les poings fermés et plongés dans ses poches, mais je sus qu'elle m'écoutait attentivement. L'Islande, c'était une rencontre neuve pour elle. Elle absorbait toutes les informations, pour poser des mots sur ses émotions et donner un sens à des phénomènes, déroutants parfois, inhabituels souvent. Déjà séduit voilà plusieurs années, je partageais mon maigre savoir bien volontiers.

Soliloque pour quatre oreilles. Philosophie des glaces.

« Là-bas, il y a ce qu'on appelle le déversoir. C'est l'endroit où la lagune glaciaire rejoint la mer. Il s'y déroule un phénomène cocasse : si la lagune fonctionne comme un lac naturel et forme une mini rivière qui coule vers la mer, les marées, elles, alimentent un contre-courant. Du coup, certains icebergs arrivent au bon moment et peuvent larguer les amarres toutes voiles dehors, tandis que d'autres sont bloqués par le courant inversé. Issue fatale ! », poursuivais-je en repoussant une mèche rebelle sur le front de ma fille, « puisqu'alors le soleil les assassine, et ils fondent au seuil de la liberté. Ce qui est intéressant, c'est que si on empêche l'eau de mer de remonter dans la lagune, celle-ci gèle en une semaine. Et tu vois comme les flancs des icebergs sont bleutés ? Et bien c'est parce que le bleu est la seule couleur que la glace ne sait pas absorber. »

Lirio était assise sur un lit de mousse, près du tandem, son bonnet vert vissé de travers sur la tête, et ses jambes étaient étalées à angle droit de part et d'autre d'un petit tas de cailloux qu'elle assemblait consciencieusement puis répandait de nouveau. Des brindilles se prenaient dans les mailles de son vêtement, les genoux de son pantalon arboraient les stigmates de nos premiers bivouacs, et faute de chaussures adéquates, que nous avons déjà perdues quelque part dans le Jütland, au Danemark, plusieurs paires d'épaisses chaussettes multicolores habillaient ses pieds dodus. Elle tenait dans sa main une petite motte de tourbe plantée de menus brins d'herbe. Sans me quitter des yeux, elle la mâchonna alors, l'air pénétré. Dans nos oreilles, la douce musique de la liberté. Il y avait la brise qui faisait siffler la toile de tente et les rayons du vélo. Il y avait les cancanements discrets d'une

tribu d'eiders qui se doraient, postés sur les galets, et les glouglous de poissons endurants venant flirter avec la surface d'huile du Jökulsárlón. Il y avait enfin, à peine discernable, l'envoûtant clapotis de la fonte des géants, des milliards de gouttelettes qui chutaient et chutaient encore. On aurait dit les échos multiples d'un petit coeur liquide. Ploc-ploc-plic. Une mécanique des fluides infinie. Plac-plic-ploc. Un habillage sonore décalé pour une procession funèbre et fantomatique.

Et puis le rideau tomba.

Crépuscule, acte deux.

Mais crépuscule à l'islandaise... En ce début juin, il ne nous octroyait que quelques heures de relative pénombre. J'aime l'aube, ce grand spectacle du possible, ce théâtre du devenir, de préférence au final chatoyant et un peu triste d'un coucher de soleil. Mais que dire exactement des nuits d'été islandaises, et où les situer dans le jeu que pratique l'astre solaire ?

L'image ne bougea pourtant pas, mais ce sont les couleurs qui se tordirent et en froissèrent notre perception. Nous étourdirent.

Le bleu royal et fringant du ciel se violaça, s'empourpra, puis fut chastement noyé d'un marine sombre. La lumière du jour, un instant plus tôt, était d'une froideur chirurgicale quand elle se mirait dans les volutes figées des icebergs. Tranchée par les arrêtes des glaces, elle se fit chaleur orangée et rasante. Elle rebondissait en feu d'artifice sur l'eau suintant du glacier. Même le tandem et son squelette de métal se joignaient aux photons qui picotaient nos yeux. Comme l'apothéose d'un film sans personnage.

Et sur nos visages reconnaissants, une dernière caresse. Avant le fondu au noir.

Respiration retenue.

Et...

Couper.

« Tu vas nous rincer les couches dans la lagune, s'il te plaît ? Je termine de faire rissoler des patates et des oignons. Pour Lili, c'est bon ?

- La petite a bien mangé, elle vadrouille dans les rochers, on va pouvoir passer à table alors ?

- Oui, c'est prêt dans deux minutes.

- Je vais nous faire une petite omelette aussi, j'ai faim ! Mais du coup, j'investis les fourneaux, et je te laisse le plaisir...

- ... du rinçage de couches, compris. Bien joué. »

Je me dépliai avec délectation, et l'endorphine d'une longue et belle journée de pédalage électrisa mon corps repus. A l'arrière de Citrouille,

la remorque de Lirio, pendait sur un treillis de corde, au milieu du linge propre qui séchait, un sac de toile rose : le stock de couches sales.

Peu de temps auparavant, nous avons, sous la pluie et la neige fondue, franchi le petit col d'Öxi, sur les hauteurs de la région des fjords du Sud-Est, au nord-est de Höfn. Quelques changements de couches un peu mouvementés, dans le vent et sous les averses, nous avaient valu de véhémentes protestations de la part de Lirio, mais comme à son habitude, la petite avait séché ses larmes aussitôt terminé le rapide arrêt au stand, et de nouveau porté un intérêt souriant et tranquille aux panoramas alentour. Nous évoluions alors sur la route 939, une piste de terre ocre et boueuse, le long d'un canyon escarpé, dont les innombrables strates géologiques à la troublante symétrie offraient comme un livre ouvert taillé dans le roc. Des névés grêlés de pierres étouffaient le bruit de la pluie sur l'habacle de Lirio, et nos freins chauffaient dangereusement dans la pente étourdissante qui cavallait jusqu'au fond du Berufjörður.

Redescendus sur le littoral, nous espérions renouer rapidement avec le beau temps, mais jusqu'à la veille même, c'était dans l'humidité que notre progression s'était poursuivie.

Et puis d'un coup, juin s'était drapé de chaleur.

Le printemps, en Islande, semble se répandre brusquement sur les territoires, comme une couverture lumineuse et orangée qu'aurait jetée négligemment quelque déesse météorologique. Soudain, les montagnes sont l'amphithéâtre de pépiements et de bêlements, ça cavale dans les prairies, ça remue dans les taillis. Ça bourdonne, aussi. Les fleurs, l'hiver paresseux avait cryogénisé leurs bourgeons, mais les voilà libérées par l'haleine tiède d'un vent de sud qui remonte les vallées comme la clameur sourde d'une foule réjouie. Il fait bruire, ce souffle estival, dans la région d'Egilsstaðir, la plus grande forêt d'Islande, Hallormsstaðaskógur - pour tout dire, un modeste réseau de bois de pins plantés par la main de l'homme. Il fredonne de concert avec les gargouillis des rivières gonflées de suc hivernal, et tempère les insulations des roches offertes sous une mince couche d'ozone. Au-dessus de nos têtes vrombissent les premiers vols d'oies cendrées, et les cygnes sauvages au plumage blanc, qui peut-être emmènent le Nils Holgersson islandais à la découverte de son pays. Tel est le printemps islandais.

Et pour le moment, l'éclatante météo de la journée et le ciel immaculé présageaient de lendemains souriants.

L'occasion de reconstituer notre réserve de changes propres et secs pour la petite.

Toujours postés parmi les galets comme autant de pièces d'un jeu d'échecs naturaliste, leur cou plié à angle droit et leur bec plongé dans le

plumage sombre de leur dos, les eiders ne cillèrent pas à mon approche. J'avisai un large rocher plat et poli par les ans, et m'installai. Les petites crottes de ma progéniture aventurière avait déjà été rendues à la nature, enterrées dans les terres grasses d'un pré ou abandonnées au vent sec d'un col, aussi ne me restait-il qu'à rincer les changes à l'eau glaciale de la lagune. Une pierre poreuse ramassée là me servirait de brosse le cas échéant.

Delphine avait fabriqué elle-même ces astucieuses couches lavables. Deux pièces de tissu en constituaient l'essentiel, reproduisant la forme d'un sablier. L'une, pour l'extérieur, était découpée dans une matière polaire qui faisait tampon tout en offrant une rapidité de séchage importante, l'autre, en dedans, avait une grande capacité d'absorption grâce à sa composition en bambou. S'y adjoignait une épaisse lingette que l'on pliait au centre de la couche et que l'on entourait d'un film biodégradable pour accueillir les excréments. Le tout tenait par l'opération de petites languettes de velcro ou l'usage d'une griffe spéciale en plastique rigide qui permettait d'agrafer le linge sur lui-même. Une fois abondamment rincées et malaxées, les couches étaient suspendues à l'arrière de la remorque, sous notre panneau solaire étanche, et offertes à tous les vents. La météo aidant, elles séchaient aussi vite que nous les utilisons.

J'essorai la dernière lingette, les doigts rougis, quand l'appel fusa.

« A table ! »

A petits pas, pour ne pas effrayer les canards faussement assoupis, je regagnai le campement où Delphine avait déplié nos petits tabourets et réparti le gueuleton entre deux assiettes. Après le son croquant des cailloux sur la rive, mes chaussures faisaient un bruit humide et feutré sur la terre douce où nous avons élu domicile. Rassasiée, Lirio se tenait debout non loin, agrippée à la roue de sa remorque, encore vacillante sur ses petites cannes. Sa main libre agitait un brin d'herbe.

« Je repensais au col d'Öxi en nettoyant les couches.

- Et ? Passe-moi du sel, veux-tu ?

- J'essaye d'analyser la culpabilité que ça m'inspire quand je vois changer la petite sous la pluie et dans le froid. Pour l'instant, c'est anecdotique, mais du coup je me demande jusqu'où on peut être amené à aller dans l'inconfort. Où est la frontière du mal-être.

- Tu t'en veux ?

- Est-ce qu'il nous reste de la muscade ? Pas vraiment, non. Et toi ?

- Sur le moment, ça me froisse le coeur de la voir en colère, ou, surtout, d'avoir le sentiment de lui faire du mal. C'est normal, nous sommes ses parents, on ressent dans notre chair ce qu'elle subit. Mais après, je prends du recul - tiens, il reste de la tisane dans le thermos, la petite a eu son biberon et ça sera froid demain matin de toutes

manières, buvons-la. Il ne s'agit, dans ce cas précis, que de quelques courtes minutes les fesses à l'air.

- Sous la pluie.

- Certes. Et dans le vent. N'importe qui, à sa place, nous aurait fait le même procès.

- Mais bon... Ça n'a rien de dramatique. On ne remet pas en question nos choix de vie pour trois changements de couches avec une météo déplaisante. Et puis, c'est exceptionnel qu'elle proteste. Il y a déjà eu des bivouacs très inconfortables, ou des pauses un peu catastrophiques, et nous étions les seuls, toi et moi, à nous plaindre. Lirio s'accommode finalement de beaucoup de choses, surtout toute tranquille et protégée qu'elle est dans sa Citrouille, ou à l'abri sous la tente. Pas vrai crapule ? », lançai-je à la petite, qui avait entrepris, délicate attention, de remplir sa remorque de petits cailloux.

« Voilà. Ce qui compte, c'est la vision globale.

- On a le droit à l'erreur, on est humain. Excellentes, ces patates sautées. »

Delphine marqua une pause, leva un doigt et pris un air à la fois docte et amusé.

« Les problèmes des adultes cessent d'être leur exclusivité dès lors que le spermatozoïde rencontre l'ovule. »

Je la fixai un instant, consultant ma mémoire.

« Mmmmmhhh... Ça vient des 'Divins secrets des petites Ya-Ya', non ?

- Bingo.

- Ah-boum ! »

Nous détournâmes la tête à l'unisson. Lili venait de glisser, perdant son appui sur le cadre du tandem qu'elle avait conquis de haute lutte, depuis sa remorque, et elle s'était affalée de tout son long dans l'herbe sans autre commentaire qu'un laconique constat. En appui sur ses avant-bras, elle nous adressait un regard étonné.

« Ah oui, boum, effectivement. As-tu besoin d'aide ?

- Laisse-la, va, elle ne se laissera pas démonter si vite. On surveille juste qu'elle n'empoigne pas la chaîne au passage, mais elle se relèvera par ses propres moyens. C'est curieux, j'ai un sentiment qui me vient par bouffées, comme ça, des fois, quand je la regarde. Comme une espèce de dédoublement de personnalité.

- ... ?

- Je me détache de la scène, je me vois, jeune papa, avec ma fille, et se superposent des souvenirs de mon enfance dans lesquels les rôles sont inversés : je me vois bambin, avec mon père.

- Il était comment, quand tu étais petit ?

- C'est difficile à dire : je peux répondre, mais je ne sais pas si je retranscris une authentique mémoire ou s'il s'agit plus d'un méli-mélo de perceptions, de sensations, et de choses entendues, rapportées par d'autres. Par exemple, je me vois sur ses genoux dans le salon alors qu'il fumait la pipe, et que je l'imitais - c'était ce genre d'époque, quand même. Un papa rock and roll et en même temps une figure de fiabilité. Et d'autorité. Je m'en suis rendu compte après, en grandissant, mais petit je devais surtout capter les énergies dans l'air, les attitudes, les langages corporels : mais mon père est un modèle d'honnêteté et de droiture.

- Et toi ?

- Qu'en dirais-tu...?

- Pareillement.

- La vie est pleine d'humour. Je me suis construit, principalement, en opposition avec ce papa d'abord sévère et difficile d'accès, qui me semblait défendre des principes qu'il ne pouvait pas justifier ou expliquer, et que je blessais profondément avec ma révolte - c'est très commun, tout ça... Mais aujourd'hui, je prends la pleine conscience du chemin parcouru, et comme je te disais, je me vois papa à mon tour, et tout l'héritage est là, évident. Incontournable. J'ai cru lutter contre pendant des années, et maintenant je l'incarne aussi, à ma manière.

- Il vit en toi.

- Bien sûr. Et j'en suis fier, c'est là, peut-être, toute l'ironie de la chose.

- Tu t'es défendu contre tout ça pour mieux te l'approprier.

- Oui, certainement. Quand je parle à Lirio, j'entends sa voix. Souvent, je m'arrête au milieu d'une phrase, d'un rire ou d'un geste, parce que la certitude vient de me foudroyer, pour ainsi dire : j'incarne mon père, je suis lui, infiniment plus que je ne l'aurais jamais pensé étant jeune.

- Tu lui en parles ?

- Non, pas encore. Mais je le coucherai sur le papier, bientôt. Tu le sais, écrire les livres de nos aventures, c'est aussi dire je t'aime à toutes les lignes. »

Les patates sautées, elles aussi, me replongeaient en enfance. C'était le plat du samedi midi. Le plat - l'un des innombrables plats - de ma grand-mère. Un peu de persil, une légère friture, la mosaïque de parallélogrammes déformés que dessinait sur le carrelage tout chaud de la cuisine le soleil à midi, et j'ai douze ans en Normandie.

Depuis, nous avons fait le tour de la Terre, mais j'emmène ma famille partout avec moi.

Une caméra peut nous empêcher de voir la réalité telle qu'elle est. C'est le syndrome de l'opérateur qui, obnubilé par l'objectif qu'il manipule, oublie son propre regard. Cela peut tout aussi bien être une démarche active, une fuite ou une protection - je le sais bien, pour en avoir fait un tel usage lorsque nous étions en Inde et que le pays nous malmenait tant<sup>1</sup>.

Mais manipulé avec discernement, ce même appareillage technologique parvient aussi à mettre en valeur des phénomènes que l'oeil n'est pas à même d'appréhender correctement.

Ainsi, la caméra permet-elle de rendre intelligible au cerveau humain des événements qui s'inscrivent dans une échelle de temps hors de son entendement. Comme, par exemple, si je filme avec une obturation très élevée une goutte de pluie frappant la surface d'une mare et que je diffuse la séquence au ralenti, dévoilant toute l'ondulation concentrique qui donne à l'eau l'apparente viscosité de l'huile. Ou encore si je capture pendant des jours durant l'épanouissement d'une fleur au printemps, pour ensuite regarder cela accéléré mille fois et m'étonner de la gestuelle toute animale qui apparaît soudain.

Si Dieu avait disposé d'un enregistreur vidéo à la capacité de stockage infinie, et que, pour son loisir, il l'avait braqué depuis la verticale du ciel islandais sur l'emplacement de la lagune glaciaire, emmagasinant de la bande depuis les années 900 après J.C. jusqu'à l'époque contemporaine, il aurait eu matière à produire un intéressant petit film sur la vie des glaciers.

On y aurait vu l'énorme Vatnajökull subrepticement sortir de sa bouche pincée une langue de glace bleutée. Cette excroissance, dénommée Breiðamerkurjökull, s'y serait alors tendue sur une vingtaine de kilomètres, à la faveur d'un premier âge glaciaire miniature entre 1600 et 1900 après J.C., jusqu'à venir lécher l'océan, avant de se rétracter à l'ère actuelle, se réfugiant petit à petit de nouveau dans la gueule du glacier, en creusant derrière elle la croûte terrestre d'une sombre traînée de bave rocailleuse qui devait former le profond Jökulsárlón.

« A propos de lire », dit soudain Delphine, et je secouai mes rêveries d'un mouvement d'épaules, « je m'en vais bouquiner sous la tente avec le petit monstre. Elle ne pédale pas assez, cette petite ! J'ai la crainte qu'elle ne soit pas tout à fait mûre pour le sommeil... »

Elle jeta un air interrogateur à Lirio, qui avait désormais atteint la roue avant de Buzzz, notre tandem, et auscultait le pneu, indifférente à ses chaussettes qui tire-bouchonnaient au bout de ses pieds et récoltaient de la mousse et du sable.

---

<sup>1</sup> Voir «Le Grand Détour» aux éditions Géorama.

« Allez, viens par là, toi !

- Je vous rejoins bientôt. Un petit coup de vaisselle et je me pose dehors pour lire un peu moi aussi. Mais je ne vais pas tarder à sombrer, et puis le froid se fait piquant. »

Tous les trois sous la tente, blottis.

Les odeurs de leurs peaux, et la saine sueur accumulée dans les fibres des vêtements roulés en boule à nos pieds, et les effluves de corps endormis qui imprègnent les sacs de couchage. Je tiens mon nez dans le creux de son cou, je m'enivre de son parfum de petit être tout neuf, et quand à demi assoupi je me retourne, s'y mêle la senteur lourde de la tourbe. L'humidité habillée de foin entre par la fermeture de la tente que la brise muette fait battre doucement, elle envahit l'auvent. Le ciel tout entier est là, dans l'antichambre de nos nuits vagabondes.

Et le silence.

Leurs respirations sereines, en cadence.

Le monde en suspens.

Et le silence.

Dans le courant de la nuit, la dame météo islandaise s'emballa. Sur les écrans d'observations des météorologues de Reykjavik, à plusieurs centaines de kilomètres du Jökulsárlón, la carte des vents se métamorphosait. Ce qui n'était au coucher du soleil qu'une myriade de points anodins et de valeurs neutres s'étoffa progressivement en une petite armée de flèches. Les mètres par secondes léchaient le littoral sud-islandais avec une avidité croissante, comme s'ils avaient voulu pousser le glacier vers la capitale. A l'aube, un ingénieur du Veðurstofa, le service météorologique national, reposa sur son bureau sa tasse de café, ce breuvage incontournable dans toute l'Islande et que l'on sert comme on dit bonjour, et il observa sans s'émouvoir la tournure des événements. Il rédigea d'abord une note de service, à la lumière aseptisée et stroboscopique de ses moniteurs vidéo. Presque instantanément, les pages du site internet furent mises à jour par le personnel, augurant d'un bon coup de grisou sur le littoral sud. Après quelques petites heures, il sembla évident qu'une véritable tempête allait se déchaîner aux pieds du Vatnajökull. Blasé, l'ingénieur rédigea une seconde note de service. Il eut pu, entre autres dispositions de sécurité, recommander de mettre rapidement à l'abri toute famille voyageant à tandem dans la région concernée. Il l'aura sûrement fait. Personne n'a cependant, à ce jour, pu valider cette théorie.

## Derrière la montagne (1)

C'était un lac d'eau douce, comme une larme immobile. Une déesse, sûrement, ou quelque géante, était venue pleurer là sur le sort de la terre. Il rappelait que la vie subsiste. La chair de la planète, tout autour, n'était que scories, encorbellements de lave pétrifiée, dunes de cendre. On l'avait carbonisée au lance-flammes. On l'avait scarifiée. De quel rituel destructeur était-ce le fruit ? De quel sacrifice douloureux parcourions-nous le vestige ? Je l'ignorais. Il y avait quelque chose de résolument perturbant à contempler ce spectacle. Peut-être qu'une armée à l'immense puissance de feu s'en était retirée avec le voeu de ne laisser qu'ombre et poussière derrière elle. La politique de la terre brûlée. Non. Ce qui mettait mal à l'aise, c'était la certitude que, pourtant, la nature s'était ici auto-mutilée. Comment accepter, finalement, l'ordinaire du phénomène, quand son aboutissement laissait place à pareille désolation ? Dans un monde articulé autour de « l'ordre des choses », où est la place pour ces accès de folie meurtrière des éléments envers leur matrice ? Mc Carthy lui-même avait dû venir ici puiser l'inspiration pour sa « route ». Le vent emmenait au bal des particules de silice et de basalte. Une danse à la fois perpétuelle et éphémère : chaque petit tourbillon s'évanouissait rapidement dans un air pinçant mais bien vite, un, deux, mille autres prenaient sa suite.

C'était un lac d'eau douce, comme une perle de pétrole. Isolée dans du marc de café.

Mais il en fallait plus pour inquiéter Gabriel.

« En Islande, c'est simple, après chaque éruption il faut refaire les cartes. Quand celle de l'Eyjafjallajökull s'est stabilisée, on s'est rendu compte qu'il fallait enlever un GR. Et ajouter une montagne... »

Gabriel était chez lui. A la maison.

« Pour nous c'est habituel. »

Il se tenait sur le rivage. De solides chaussures d'alpinisme orange et noires le lestaient contre les assauts de la houle. Son jean délavé et sa veste militaire lui donnaient un air adolescent, qui ne dépareillait pas avec son petit minois aux joues imberbes. Une gueule d'ange, le regard à la fois ténébreux et espiègle. Le sourire tantôt triste, tantôt provocateur, du poète. L'humeur tour à tour sombre et exubérante. La chevelure était faussement sauvage, les lunettes de soleil stratégiquement démesurées. Il y avait tout d'un James Dean du désert dans ce personnage fascinant que nous venions de rencontrer. James Dean pêchant la truite arc-en-ciel quelque part dans les territoires centraux islandais, indifférent aux bourrasques et au froid, avec un matériel minimaliste et un entrain enfantin, dans une grande mare cernée par un territoire calciné.

Le poisson ne mordit pas. La canne fut rangée.

Notre James Dean avait garé son cheval, un 4x4 flambant neuf, un peu plus haut. Nous remontâmes en fauteuil. Il fit hennir son moteur.

« Fjallabak, ça veut dire 'derrière la montagne'. C'est le nom de tout le massif montagneux qui entoure le mont Hekla. Tout ce que vous voyez et tout ce qu'on va traverser pendant quatre jours. Autrefois, c'était le raccourci 'derrière les glaciers', ceux que vous avez vus ces derniers temps : Mýrdalsjökull et Eyjafjallajökull. Les convoyeurs de chevaux préféraient passer dans les montagnes plutôt qu'avoir à traverser les innombrables rivières glaciaires de la plaine de désolation.

- Le Mýrdalssandur ?

- Oui. Aujourd'hui la route les enjambe, mais ces plaines glaciaires sont parsemées de myriades de petites rivières. C'est une plaie à traverser, ce terrain. Alors les fermiers montaient dans les Highlands, c'était finalement plus simple, plus fiable. »

A Hella, nous avons rendez-vous, l'avant-veille, avec le clan Patay. Philippe Patay, le père, s'était installé en Islande 30 ou 40 ans plus tôt et avait fondé une agence de trek, appelée Fjallabak, justement. Il s'était rapidement fait un nom international, tant d'une part son activité était menée avec cœur, humour, et professionnalisme, tant, d'autre part, il connaissait le pays comme sa poche. Nous avons croisé ce vieil ours attachant, généreux et un peu fou, savouré trop brièvement ses sketches et son bon esprit, avant qu'il ne nous mette entre les mains de son fils, Gabriel, lequel partait encadrer un groupe de randonneurs pour une petite semaine. Notre hésitation à délaissier le tandem pour un temps n'avait duré qu'une fraction de seconde. D'une ferme poignée de main et d'un regard plein de bonté et de malice, Gabi nous avait vite séduits.

« On a eu finalement de la chance avec l'Eyjafjallajökull, il y a un mois. »

Le jeep filait de nouveau sur les pistes de Fjallabak. Sa carrosserie blanche et ses grosses roues noires accentuaient sans doute, pour un observateur extérieur, l'impression de contempler le panorama sur négatif.

« La couche de cendre n'a pas été trop importante, et la végétation a pu pousser à travers. Il faut dire que la majeure partie du nuage, c'est vous qui l'avez récupérée : les conditions ne pouvaient pas nous être plus favorables, le volcan au sud, les vents d'altitude plein nord, tout est parti vers l'Europe !

- Oui. Le drame pour le trafic aérien ! Mais le sort des Islandais, par contre...

- Oh ! Tu sais, les Islandais, ils sont tellement habitués à ce genre d'évènements... Il y a des sismomètres partout dans notre pays. Et un réseau très performant de sauvetage. S'il y a ordre d'évacuation, tous les fermiers sont prévenus rapidement. En cas de chute des

télécommunications, il y a des systèmes alternatifs : fusées de détresse, sirènes... Les habitants sont entraînés, il y a tous les deux ans des exercices, comme des répétitions générales. D'ailleurs, figurez-vous qu'une semaine avant l'éruption de l'Eyjafjallajökull, il venait de se dérouler un exercice. On ne pouvait pas être mieux préparé ! »

Alors que le véhicule traversait sans coup férir une large rivière envahie de rochers et que je ne pouvais m'empêcher de visualiser l'effort que ce même franchissement nous aurait demandé avec le tandem, Gabi expliqua que le nom Eyjafjallajökull se traduisait littéralement par 'le glacier de la montagne des îles', c'est à dire le glacier depuis lequel on voit les îles Vestmann, cet archipel minuscule qui forme trois petits points de suspension au sud de l'Islande, en direction de l'Atlantique Nord. Comme pour dire, « Il y a quelque chose de l'autre côté... ».

A l'arrière du 4x4, Delphine écoutait avec concentration. Lirio dormait dans une écharpe qu'elle portait en bandoulière, comme un petit koala recroquevillé contre son flanc. Leurs deux corps chauds, soudés. Leurs odeurs, entrelacées. Pour le bébé, synonyme de sécurité. Une fois encore, je mesurai comme la présence d'un enfant ressuscite et sublime l'animal en nous. La société, avec ses codes vestimentaires, ses déodorants et son verbiage, voudrait l'oblitérer, nous montrer à voir un humain abstrait de l'état de nature, mais donner la vie nous ramène à notre moi le plus primaire. Avec volupté. Je souris. Puis je m'absorbai dans l'exploration du paysage, je croyais y reconnaître des zones parcourues plusieurs années auparavant lors de mon premier voyage cycliste ici.

« Ce sont des panoramas hostiles, hein ? »

Gabi souriait, heureux. Décontracté, il lâchait son volant pour embrasser le décor de ses bras ouverts. Il jubilait.

« Il n'y a pas de mammifères, du moins pas visibles. Le renard arctique habite ici, mais il est bien caché, on ne le voit que très rarement. Des oiseaux migrateurs viennent là en saison. Mais sinon, c'est un monde minéral, il n'y vraiment rien qui évoque la vie. Juste des cratères, des champs de lave, et quelques petites rivières, souvent asséchées.

- Ca me fascine. J'aime beaucoup ces endroits.

- Et moi donc ! Les gens ont peur, le plus souvent. C'est tellement grand, vide et désolé, que c'est une source d'angoisse. J'ai remarqué comme les citadins, habitués à être entourés de murs et de foule, peuvent être mal à l'aise ici. Parfois, ils paniquent !

- A ce point ?

- Oui. Moi j'adore être ici. Il n'y a personne, c'est somptueux, grand, tellement plus grand que nous, calme... C'est fabuleux ! »

Fabuleux de pouvoir s'imaginer, pour une heure, une journée ou une semaine, seul au monde, totalement libre et indépendant.

## Le rêve islandais.

C'est incongru, un tremplin, comme ça, au milieu du désert.

Une planche toute bête sur un rondin, à la berge caillouteuse d'une rivière, comme un accent aigu sur le bord de l'eau. Un rondin... Au pays sans forêt. Les restes d'une tentative de pont, peut-être. Au fond, il y des montagnes courtaudes et d'un vert vif, quelques larmes éblouissantes de névés, des nuages qui roulent leur bosse violette. Le camarade procède à un dernier ajustement. Il fait signe de la main, il sourit. Le Peugeot jaune brillant arrive à vive allure, il tressaute sur les gros cailloux, il brinquebale et cliquète, s'engage sur le pan de bois avec l'énergie giratoire d'un petit pédaleur forcené. Le but, c'est traverser la rivière. A sec. Il s'envole. Pique du nez. Plonge. La gerbe est brève. Le rire franc. Les pieds trempés instantanément. Jón Kornelius Gíslason est planté au milieu de la rivière avec son vélo. Son copain Gabi l'observe amusé. Entre ces deux là, une centaine de kilomètres pédalée à travers les déserts centraux islandais est en train de tisser le canevas d'une solide amitié.

Gabi et Jón ont douze ans. Ce sont leurs premiers vtt. Celui de Gabi est aussi rouge que l'autre est jaune. Voilà quelques semaines qu'ils les ont débballés à la douane de Reykjavik, fraîchement débarqués du bateau en provenance d'Europe, et avant ça de France. Les deux mômes ne se contenaient plus d'excitation : 1989, les balbutiements du vélo tous terrains, ils étaient des précurseurs ! Personne n'avait encore chevauché telle monture en Islande. Les engins étaient lourds comme la mousson, peu commodes sur les terrains accidentés du Fjallabak, un peu décalés avec leurs catadioptrés aveuglants, mais les deux compères aventuriers n'en avaient cure. Ils ne voyaient que les pneus au profil acéré, les dix-huit vitesses, le large guidon au-delà duquel le pays leur était tout entier offert. Dès réception, ils ont écumé tous les sentiers qu'offre la capitale. Que de sensations ! Mais une mise en bouche encore bien modeste... Le papa de Gabi, Philippe, était d'accord : ils allaient traverser les étendues vides et minérales du centre islandais.

Gabi est un môme d'Islande. Pour terrain de jeu, il embrasse les grands espaces. Hors de la ville, du monde civilisé, avec les trolls et dans les cavernes, par les sentiers, autour des volcans. Chez lui, liberté rime avec dépeuplé. Son espace est le vide. Le mauvais temps n'est pas un fâcheux concours de circonstances mais un partenaire régulier. Il fait partie du tableau.

Les deux petites montures caracolent côte à côte sur les pistes de l'arrière-pays. Au soir, on retrouve le groupe de randonneurs, et le paternel, au campement. On enfile prestement des vêtements chauds et secs. Et on s'écroule de fatigue sous la tente. Deux semaines d'aventure et de labeur quotidien éreintant pour deux gamins pas comme les autres. Qu'on ne croit

pas que c'est une partie de plaisir, non. Ce bonheur là a le goût du sable qui mange les roues des vélos, de la pluie continue qui trempe jusqu'à l'os, de la cendre que le vent diabolique fait cingler sur les visages. A quelques reprises, ils ont failli abandonner, en pleurs, leurs poignets étourdis de douleurs après des dizaines de kilomètres de terrain impraticable sur des vélos rigides comme la justice. L'Islande les a alors gratifiés d'un soleil radieux et d'un mistral gagnant, pour signifier peut-être que leur entêtement n'était pas vain. Magnanime ? Ou provocatrice... On ne sait jamais trop. Mais les larmes s'en sont allées avec la pluie sous la caresse d'un redoux. Les Islandais forment un peuple que remplit d'espoir et d'optimisme une simple trouée de ciel bleu dans un horizon d'orage.

La rivière est traversée. Aujourd'hui la piste n'est qu'un filet mince et dual, des traces de pneus qui disparaissent dans la boue et le sable. Gabi porte un ciré de pêcheur trop grand assorti à son vélo et d'épais gants de plastique par dessus ses moufles en laine de mouton. Point de vaisselle à laver mais la garantie d'une matière imperméable en cas de grain. Il a joint son pantalon de pêcheur à ses épaisses bottes finlandaises au moyen d'un épais bandeau de scotch, dans l'espoir de se garder des pluies violentes. Ses paupières sont plissées par le vent continu qui charrie de la cendre. Par le rictus un peu masochiste de l'explorateur, aussi. Ils sont partis du Landmannalaugar, les deux têtes brûlées, pour aller vers Eldgjá. Le premier jour, il est tombé des hallebardes. Vingt-cinq rivières ont interrompu leur progression. En quelques minutes, la flotte s'était infiltrée jusqu'à leurs sous-vêtements. La leçon fut vite apprise : pédaler, encore et toujours pédaler pour rester au chaud. Avec en ligne de mire le réconfort d'un paquet de biscuits et d'un thermos de chocolat dans le sac à dos.

Un ronronnement grave atteint les oreilles de Gabi. Il est dans la roue de Jón. Le décor défile avec pesanteur. C'est un gros véhicule tous terrains Ford, un vieux Bronco de 1974, au carmin pétillant comme le cadre de Gabi. Il est tout en angles et en arêtes, c'est comme une belle boîte d'allumettes montée sur roues. Les énormes pneus de 38 pouces ralentissent à hauteur des deux petits bonhommes. Visages ahuris dans l'habitacle.

« Vous êtes perdus les enfants ?

- Non.

- Vous êtes malades ?

- Ca reste à voir, mais non, tout va bien.

- ...

- ... »

Stupéfaction partagée. C'est un groupe de touristes islandais du volant. Le saugrenu de la situation les dépasse.

« Vous avez froid ?

- Oui. Normal.
- Euh... Vous ne voulez pas qu'on vous ramène ?
- Où ça ?
- Et bien... Je ne sais pas...
- Non, merci. »

Les petites jambes pédalent furieusement. Ce sont deux insectes effilés qui se démènent contre les flancs d'un mammouth pétrolivore. Une voix plus ferme intervient.

« Les enfants, vous êtes sûrs que vous n'avez besoin de rien ? »

Deux éblouissants sourires se rejoignent.

Non. Ils n'ont besoin de rien.

Gabriel avait 33 ans désormais. Ebéniste de formation, guide dans la pratique et hors saison, photographe, il semblait manifestement, pour finir, vivre l'aventure à plein temps. Nos conversations étaient émaillées de souvenirs éclectiques qu'il évoquait en passant : treks au travers des déserts africains dans le sac à dos de son globe-trotter de père ; soirées au coin du feu à se faire peur avec les histoires de fantômes des chauffeurs ; opérations militaires en Irak ; convoyages de voiliers ; expéditions à ski au Groenland...

En fin de journée, nous retrouvâmes le groupe de randonneurs dont Gabi assurait l'encadrement, ainsi que leur jeune guide, une très jolie jeune femme aussi brune qu'on imagine les islandaises blondes. Léa était franco-islandaise également, et travaillait pour Fjallabak depuis quelques années. Comme Gabi, elle semblait douée d'un tempérament changeant, fougueux puis réservé, familier mais aussi contemplatif. Son regard parfois insondable s'éclairait soudain d'une malice délicate appuyée par de longs cils rêveurs. Très avenante, elle pouvait cependant s'évader dans un mutisme pénétré, et alors on remarquait la sensualité de sa bouche aux lèvres pleines. Dans le refuge de bois de Landmannahellir, où ses clients massaient des muscles endoloris et revêtaient d'épais vêtements pour la soirée, nous nous attablâmes autour d'un chocolat chaud et fîmes connaissance.

« Ca vous plaît, ce coin ?

- C'est magique !

- Bienvenue en Islande. » La note de fierté sereine à laquelle nous nous étions habitués sonnait distinctement dans sa voix. « Et vous venez d'où, en France ?

- Grenoble.

- Ah ! La montagne... J'ai vécu à Paris, pour ma part.

- Vive le contraste !

- Oui, mais figure-toi que j'ai beaucoup apprécié. Enfin, précisément, j'ai savouré l'anonymat que la vie citadine et la foule te permettent. A

Paris, tu peux faire ce que tu veux, où tu le souhaites, sans nécessairement être identifié, reconnu. En Islande c'est pour ainsi dire chose impossible. Tout se sait, tout le monde te connaît et parfois c'est dur de préserver son intimité. »

Léa habite Dalvík, un village de 1500 habitants dans l'Eyjafjörður, tout à fait au nord de l'Islande. C'est un port commercial important, pour la pêche comme l'import. Entre chiens et chats se relayent les ferries. Sæfari est le nom de celui qui relie les îles Grímsey, ce point sur le I de l'Islande qui atteste de son contact avec le cercle arctique. C'est là-bas que Léa a vu le jour, pendant la nuit permanente de l'hiver, quelle ironie... En Islande, pendant la moitié de l'année, tous les bébés voient le jour la nuit.

Mais c'est l'été désormais, et la jeune Léa fait des remplacements au guichet, à la banque locale. Les seules employées sont des femmes, et bien que l'Islande soit un pays avancé en terme de parité, le patron est un homme. C'est Friðrik, le patron. Et comme à peu près tous les islandais, il se trouve être le cousin de Léa.

Les mois de juin et juillet se sont écoulés tranquillement. Travail et piscine, balades en montagne. Aujourd'hui, une amie de Léa lui a proposé de partir avec elle et son copain en week-end à Vopnafjörður. L'occasion de s'aérer l'esprit et de mettre de côté chiffres et billets le temps d'une fin de semaine. La trio roule sa bosse, tentes et barbecue dans le coffre, le best of des Stuðmenn, équivalent islandais des Beatles, dans le lecteur cd - de quoi affronter quelques gués et une demi-journée de route.

Voilà que Vopnafjörður apparaît. C'est aux yeux des trois dalvikois une ville encore plus isolée que la leur. Elle s'offre à eux sous le soleil. Le dragon qui gardait l'entrée de la baie au IXème siècle a déserté les lieux avec sa cohorte de lézards. Sans craindre le feu de la bête, la voiture peut rejoindre la petite ville et ses six-cent habitants.

Une fois la tente érigée, on se dirige vers le bal local. Une ancienne star de l'Eurovision y remixe son seul tube. Les Islandais affectionnent beaucoup l'Eurovision : ils estiment que c'est l'une des rares compétitions internationales à laquelle leur nation a des chances de victoire - avec l'élection de Miss Monde, remportée d'ailleurs en 1988 par une jeune femme originaire de Vopnafjörður, Linda Pétursdóttir.

Toutes ces pensées sans grande cohérence caracolent dans l'esprit de Léa alors qu'elle se déleste sur la piste de la fatigue et de la nervosité accumulées derrière son guichet. Elle danse, elle sautille, elle se trémousse. Elle boit... elle boit beaucoup. Tout le monde boit beaucoup. Cela fait du bien de voir du pays et d'être un tant soit peu incognito. C'est un plaisir rare en Islande que de

rester anonyme et de pouvoir se laisser aller. 300 000 habitants... Les rumeurs font vite le tour de l'île, aussi vite que la nuit estivale est courte.

Mais c'est le week-end de l'oubli et de la débauche. Au programme, s'amuser, s'amuser et encore s'amuser. Sans se préoccuper du qu'en dira-t-on. Léa largue les amarres. La musique importe peu, pourvu qu'elle l'emporte. Ses yeux sont clos et un sourire flotte sur son joli visage. La foule menue est un habit chaud d'invisibilité qu'elle a enfilé avec délectation. Enfin seule.

A moins que...

Léa percute une silhouette masculine. Atterrissage sans grande douceur.

« Excuse-moi, je me suis un peu laissée aller.

- Ce n'est rien, Léa. »

Bon sang !

Friðrik.

Sur le dance floor.

Friðrik le patron de la banque.

Léa n'éprouve aucune antipathie pour son gentil patron, mais c'est juste que là, ici et maintenant, il est peut-être la dernière personne au monde qu'elle a envie de voir. Le fantasme de la fête anonyme s'effondre sur les notes d'un nième remixe d'Eurovision. Les débris en sont piétinés par la dizaine de danseurs épars. C'est la nuit et il fait jour.

Sur le lancinant trajet du retour, Léa se fait la réflexion qu'elle ne pourra pas prétexter une quelconque maladie pour passer son lundi sous la couette et récupérer. L'Islande offre un espace naturel phénoménal mais, finalement, aucun espace social. C'est un paradoxe parfois étouffant. Les seules qui procurent quelques instants de solitude sont la lune qui rit et les montagnes qui se taisent, comme dirait l'islandaise Karitas dans le roman du même nom.

Et les déserts qui chuchotent.

« Imagine-toi conduire cinq heures pour aller à une fête à 600 kilomètres de chez toi, et y tomber nez-à-nez avec ton patron... »

Léa remua pensivement son chocolat, les sourcils levés.

« En plus elle était nulle cette fête... », marmonna-t-elle, faussement contrariée. Delphine riait.

« Cinq heures de voiture pour ça... »

- Tu sais, la voiture est très importante pour les Islandais. Les jeunes, ici, pour draguer ils n'ont que ça : à 17 ans tu peux avoir le permis mais tu n'auras pas accès aux soirées, aux bars, ou aux débits d'alcool. Donc tout se passe en voiture. On se rencontre, on se séduit, et pour finir on sort ensemble en voiture.

- C'est pour ça que dans les villages on voit tourner des jeunes désœuvrés dans des bagnoles trafiquées !

- Oui, en Islande, si t'es adolescent, c'est essentiel d'avoir une bonne voiture de Jacky. Parce que ta caisse, c'est ton costard. »

Léa tirait sur des bretelles imaginaires pour évoquer le costume. Par l'entrée restée ouverte, nous pouvions observer Gabi en train de monter la tente qui allait abriter les deux guides pour la nuit, non loin de la nôtre. Nos guitounes paraissaient deux petits asticots enduits de poix, vautrés dans la prairie qu'envahissaient des fleurs de linaigrette, semblables à des minuscules perruques de coton. Le couchant faisait luire les montagnes, comme s'il avait allumé en elles un feu intérieur. Peut-être que s'activaient là quelques forges fantastiques dont le folklore est friand ? Par contraste avec le vert chaud de leurs dômes, leurs multiples crevasses, creusées par le ravinement des eaux, en étaient rendues plus sombres encore, et plus inquiétantes. C'était un panthéon de bouches édentées, aux gerçures noires, qui se tendait vers le ciel.

« Et le travail de guide, que représente-t-il pour toi, Léa ?

- Une vocation, véritablement.

- C'est chouette !

- Oui. Je m'y retrouve, je m'y sens bien dans ce métier. J'aime bien faire connaissance avec les gens, les impliquer. Les appeler par leur prénom mais les laisser venir aussi. Être responsable d'eux, d'une certaine manière. Même si ça fait un peu bizarre de dire ça à seulement 24 ans !

- Il y a des écoles en Islande pour devenir guide ?

- Je l'ignore ! J'ai étudié la philosophie, à la Sorbonne.

- Ah oui, effectivement. Paris mon amour...

- En parallèle des treks, je continue des études pour devenir professeur de français. C'est seulement ma troisième année en tant que guide.

- Mais tu es bien née en Islande ?

- A Grimsey, l'île sur le cercle polaire.

- C'est ça qui te donne ces airs de louve arctique ? »

Elle rougit légèrement, détourna le regard.

« Ma maman est française. Elle était venue travailler ici. Un job saisonnier. Dans un port du nord. Mon père était capitaine, il a fait escale à cet endroit. Et me voilà ! Enfin... Je ne suis pas seule. J'ai des frères et soeurs. »

Gabi fit son apparition.

« Je vais préparer à manger. »

Je lui emboitai le pas. « A quatre mains ça ira plus vite, c'est comme les compositions au piano.

- Super. »

Léa glissa à Delphine :

« Ca, c'est ce qui me plaît beaucoup dans la société islandaise. Les femmes sont véritablement les égales des hommes. Et elles sont présentes à tous les niveaux hiérarchiques ou sociaux. »

Nous avons, de fait, observé une belle parité et des moeurs égalitaires forts agréables. J'éminçai des oignons et découpai des tomates en dés alors que Gabi faisait cuire des spaghettis.

« Typiquement islandais... », me fit-il avec un clin d'oeil. « Mais demain, on retourne pêcher, et cette fois on se ramènera une truite. », prophétisa-il ensuite.

Après un repas copieux dans l'ambiance de franche camaraderie du groupe, notre petite divaguant de genoux en genoux et faisant des oeuillades à la ronde, nous nous dirigeâmes vers nos abris de toile et les bras de Morphée. Le vent, insomniaque, s'agita pendant la nuit, décoiffa les linaigrettes et fit siffler les gerçures des collines. Je lui attribuai aussi les claquements secs des volets du refuge, qui venaient me perturber dans un demi sommeil laborieux, ponctué de cette toux contractée en respirant les volutes de cendres de l'Eyjafjallajökull. J'ignorai encore, alors, que ces agissements étaient l'oeuvre du fantôme local.

## Independant people (1)

Le nomade fait sien un nouvel endroit chaque jour. Dix fois par jour. Cet abri-bus, ce pas de porte. Ce bout de forêt ou ce champ... Tel rocher, telle barrière, une souche comme une salle des fêtes. Un banc isolé sur un quai de gare. Dans le mécanisme spontané de l'appropriation, il doit se souvenir qu'au-delà du sentiment premier, de malaise parfois, d'étrangeté souvent, ce sont d'autres hommes et femmes qui ont vécu là. Qui ont été heureux là. Tristes, peut-être, aussi. Des hommes et des femmes comme lui, faits de la même glaise, animés des mêmes sentiments. Ils se sont aimés sur ce banc défraîchi, disputés entre ces murs, soutenus, hélés, entretenus en ces coins que n'habite plus aujourd'hui peut-être que leur souvenir - les Islandais parleraient de leurs fantômes...

On peut trouver délicat, sans doute, de réaliser cette prise de possession, toute nécessaire, justement parce que la société des hommes a marqué ces lieux - c'est plutôt mon cas, à vrai dire, et je ne suis jamais tant heureux qu'en plein désert, semble-t-il, là où j'estime que rien ne vient entraver mon contact à la nature. Pourquoi la promiscuité me gêne-t-elle parfois ? Pourquoi l'idée de marcher, m'appuyer, m'asseoir dans les traces d'autres peut-elle susciter mon malaise ? Je l'ignore encore. Mais j'argumente, donc, qu'on peut tout aussi bien se concentrer sur cette proximité, ce lien, le tourner à notre avantage, en faire une force. Ces lieux qui furent les leurs, à ces inconnus, nos semblables, vont tout aussi bien, pour un instant ou une éternité, nous accueillir. Tous, nous ne sommes que de passage, et cela, avant tout, nous réunit.

L'Islande pousse notre rapport au lieu nouveau et que l'on investit au hasard du chemin jusqu'à de nouvelles dimensions. D'une part, elle offre de vastes espaces abrupts et sauvages, qu'une densité démographique dérisoire vient à peine chatouiller, et qui nous permettent encore de nous croire seuls au monde. Ensuite, sa toute jeune colonisation par l'homme établit un lien ténu mais profond entre nous et ces fantômes que nous relayons : le point commun d'être ici et nulle part ailleurs, là où si peu d'autres sont venus. Cette particularité partagée, c'est comme une reconnaissance muette entre pairs, un pacte silencieux qui traversent les âges pour nous unir. Oui, j'évoque le passé, car si la jeune Islande est bien là, elle n'a jamais effacé tout à fait, bien au contraire, le sillon de ses quelques ancêtres. Et nous sommes régulièrement troublés par la sensation que nos contemporains ne pèsent ni plus ni moins lourd dans la balance que leurs aïeux. Nous avançons dans des territoires toujours plus dépeuplés, toujours plus austères, où se confondent le présent et le passé. L'Islande est en elle-même un bout du monde mais regorge pourtant de culs-de-sacs

édifiants, de voies sans issue spectaculaires, où l'espèce humaine niche timidement et depuis peu, consciente de sa fragile position, humble devant son environnement. Un siècle et demi en arrière, la nature seule régnait sur ces étendues barbares...

C'est baignés d'une humeur faite d'humilité et de réflexion contemplative que nous parcourons toute la région nord-est du pays - la baignade étant une figure de style élégante mais cruellement réaliste : il ne cesse de pleuvoir...

Comme s'il s'agissait de notes égarées sur une portée vierge, à intervalles irréguliers dans des zones dépouillées, le tandem et son ronronnement mou traversent de petits villages de pêcheurs ou encore de vastes exploitations fermières au coeur desquelles s'agglomèrent quelques bâtisses qui forment une commune miniature. L'activité s'y est réduite à son strict minimum mais l'épicerie locale est toujours un lieu de vie : on y trouve des tables, un micro-ondes, on peut s'y installer au chaud et boire un café, le plus souvent dans un silence mouillé ; les clients sont rares, et souvent la caissière n'apparaît comme par magie que pour encaisser quelques achats, échanger nouvelles et ragots, puis s'évanouir à nouveau. Aucune porte fermée ne retient les courants d'air et les fantômes circulent librement. S'écoulent ainsi pour nous des après-midi pluvieux à regarder pleurer les fenêtres, pendant que sèchent couches et imperméables sur un étendage improvisé. Les échanges avec les locaux se raréfient, et l'ambiance ouatée de la fin du monde islandais nous plonge nous-mêmes dans un mutisme quelque peu apathique que nourrit aussi, sans doute, la conscience de rattraper le terme d'une aventure. Quand résonne le grelot de la porte d'entrée d'un supermarché où nous avons fait halte, nous sursautons de concert, et nos têtes sont désarçonnées, envahies qu'elles se trouvent être, de nouveau, par l'assaut de quelques rires ou d'une conversation. Les pensées s'entrechoquent de part et d'autre : regards inquisiteurs de petites têtes blondes planquées dans les jupes de leurs mamans et qui découvrent notre équipage avec surprise ; sourires chaleureux mais sans plus d'engagement de ces gens installés loin de tout ce qui n'est pas eux-mêmes et qui ont érigé la parcimonie en art de vivre.

Pour décrire cet esprit nordique, Herbjørg Wassmo emploie un phrasé âpre : « L'homme de l'hiver cache momentanément son angoisse et sa peur du froid en respectant les traditions de l'époque païenne. (...) Il sort vacillant de l'appentis, transi, et se frappe le corps pour se réchauffer. » Nous évaluons quotidiennement avec Delphine la portée de cette analyse sans appel. L'homme du nord... Son environnement naturel le porte à être introverti, fermé, replié sur lui-même, concentré pour tenir sous les assauts des éléments, et il n'est pas enclin à l'échange. Car voilà un coûteux procédé social, quand la plus petite

étincelle d'énergie est dûment exploitée et consommée. Nous ne le savons que trop bien, ce phénomène nous rejoint sur le tandem dans toutes les épreuves. Aussi ne nous surprennent plus les attitudes un rien désarçonnantes des locaux. Ils nous offrent de bon coeur l'usage d'un lave-linge ou se coupent en quatre pour contribuer à une réparation sur le tandem. Mais jamais, semble-t-il, ne les frappe l'idée de nous accueillir, une nuit ou juste un moment, dans la chaleur et le sec de leurs intérieurs. On ne s'en offusque pas. Il nous paraît vraisemblable que ce n'est pas l'égoïsme qui gouverne à ce traitement déroutant, mais l'économie, encore et toujours cette économie, héritage de générations dont c'était la clé pour survivre quand l'environnement vous harponne de ses exigences.

La mémoire de mon premier voyage en Islande surgit alors de la brume, à la faveur d'une enseigne jaune et bleue que les bourrasques harcèlent. Cette jeune femme à la caisse d'un magasin, dans l'ouest, qui ouvrit des yeux stupéfaits en nous voyant débarquer à vélo par une météo d'apocalypse et s'exclama avec candeur et interdiction : « Mais pourquoi diable venez-vous passer vos vacances en Islande ? ». Je partage l'anecdote à voix mesurée avec Delphine alors que nous enfilons encore ponchos et surchausses. Lirio se dandine comme le bonhomme Michelin, si nombreuses sont les épaisseurs de vêtements qu'elle porte. C'est sûr, ici ralentit l'horloge cosmique. Et dehors ruisselle le monde.

Entre Kópasker et le Þistilfjörður, nous dit-on, la voie n'existe que sur notre carte. Le chantier est interrompu jusqu'à nouvel ordre, certes, mais l'ébauche de la route 85 semble pourtant bien là. Un paysan dans son pick-up confirme : c'est praticable. Le temps d'une demi-journée, nous chaloupons sur le gravier qui sera un jour peut-être habillé d'asphalte. Le vent s'est tu, et ni la mousse ni les herbes hautes parmi les blocs de lave ne veulent rappeler son existence. Le sentiment d'être les ultimes survivants d'un holocauste nous étreint alors dans le grincement des pignons. Il y a quelques cabanes d'ouvriers qui posent sur notre convoi un regard glauque. Le temps d'une pause au sec alors que la pluie sévit encore et toujours, on laisse Lirio crapahuter dans cette sorte de station orbitale qui se serait échouée, sur la lune ou sur mars, avec nous dedans, comme dans un film d'anticipation. Tout, dirait-on, a été abandonné dans l'urgence. Il y a des couverts sales dans l'évier, du jus de fruits entamé dans le frigo éteint, sur le canapé des magazines qui laissent des rectangles sombres dans la poussière quand on les déplace, et sur les bureaux des documents administratifs dont la date remonte à deux ans.

Mais pas âme qui vive.

Le néant.

La terre a cessé de tourner, voilà. Nous n'osons plus pédaler de peur de la remettre en branle. Ici tout s'arrête, le temps, le monde, la vie peut-être. Le cercle polaire est à 30 kilomètres. Un peu de lave et quelques encablures d'une mer frigorifiée, et c'est le domaine du pôle. On a oublié l'été, peut-être n'a-t-il jamais existé. On ne pense plus. Les dieux nous ont abandonnés.

Tous les trois assis face au grand rien.

Nous aimons l'Islande coûte que coûte, elle est arrivée à ses fins.

## L'Ogresse de Saenautasel / Independant people (2)

C'est une caverne, une véritable antre chaotique, que cette cuisine de bric et de broc, au parterre de linoléum ciré, bleu clair comme le ciel qu'on imagine dehors, au-delà des bourrasques, des nuages chargés, loin au-dessus des postillons que Dame Nature, si loquace en ces terres inhospitalières, envoie au visage des braves comme des pénitents.

Figurines inertes tout juste ballotées par les courants d'air, les louches le disputent aux couteaux, les fourchettes d'acier accompagnent les cuillères en bois, c'est une armée en rang serré qu'on a suspendue là, au plafond, au dessus du foyer ; n'y manque rien de l'équipement d'un chef, et l'œil amusé y repère fouets, râpes, piques, tout un rideau d'accessoires culinaires cliquetant.

Les placards dégueulent de marmites et de casseroles, il y a toutes les formes, toutes les tailles, dans un fer blanc tordu par l'âge et qui semble animé. Les murs et les étagères, dont aucune logique n'ordonne la disposition, exhibent pléthore d'ustensiles, démultiplications de chiffons et torchons, galeries de vaisselle finement ouvragée, cafetières de fer blanc et théières de porcelaine. Vestiges d'une ère pas tout à fait révolue, c'était hier, et hier, ici, ne le cède à aujourd'hui qu'avec réticence. C'est souvent qu'en Islande flotte dans l'air comme une nostalgie teintée, bien légitimement, de fierté, pour ces ancêtres proches, desquels on se réclame, et qui surent épouser les tourments de la nature, et chasser, finalement, l'envahisseur ; on entretient bien volontiers le souvenir de ceux qui n'ont pas, qui n'ont jamais plié. Ainsi le chemin de tout un peuple se trouve-t-il tracé.

De fait le décorum nous conte cette autre époque ; au-delà des franges immanquablement fleuries des assiettes et des scènes pastorales simplistes sur les saladiers, il nous parle de colonisation, de conquête, de familles pionnières venues bâtir leur vie dans les bourrasques et les neiges. Les teintes naïves, aujourd'hui un rien fanées, nous suggèrent la seconde partie du 18<sup>ème</sup> siècle, les derniers navires danois, et ce qui devînt à l'échelle du pays un symbole de la volonté d'indépendance : le Peysuföt, le costume national. Les robes sont noires, en sergé de laine ou en popeline, ornées de velours et de soie, couvertes de tabliers rayés qui n'en masquent guère l'austérité. L'imagerie présente aussi, en filigrane, la mer, toujours, la mer qui donne et qui prend, qui prend beaucoup, toujours.

C'est une grande cuisine fourre-tout, c'est un séjour, un salon, une pièce à vivre, c'est *la* pièce à vivre, le cœur ronflant et ronronnant de la maisonnée, et l'on ne sait guère, du poêle rougeoyant, de la gazinière habillée de feuille d'aluminium, des multiples éviers et leur goutte au nez, qui, pour finir, donne le pouls de cette ferme du bout du monde.

Saenautasel.

Peut-être est-ce Lilja. Sûrement.

Lilja est une ogresse.

Imagine-la. Imagine-toi l'ogresse Lilja dans sa cuisine. Oubliée du monde des hommes, dans les vastes monts du Möðrudalur, alors que tonne la colère des cieux, que se déverse leur amertume alentour, que le vent éreinte la charpente et couche la prairie. Imagine Lilja.

Elle remue dans une vaste marmite de la pâte à crêpe. Ses mains épaisses ont englouti une longue spatule qu'elle plonge dans le fluide blafard, son teint à elle est un peu rougeaud, elle fume et souffle, jamais inactive. Forte et insolente, Lilja se tient debout, au centre de son univers, qui ne vaut que par elle. Son tricot de laine verte ne masque pas sa corpulence solide, sa vaste poitrine, ses hanches volontaires. Sa chevelure flamboyante cascade et rebondit sur de larges épaules, mais qu'on ne s'y trompe, c'est une féminité sauvage, non pas l'allure androgyne d'un trappeur mal dégrossi, qui se dégage de ce personnage. Lilja est belle, de cette beauté qui rayonne par devers soi, à travers soi, et qu'affichent au monde les bonnes gens. Ceux et celles dont l'âme simple et pure prend la vie comme elle vient et l'en remercie. Ses pupilles marron brillent de malice et quand elle sourit, se creusent autour de ses yeux les ridules d'un bonheur muet, d'un bonheur discret, d'une joie d'être sobre. Et elle sourit, Lilja, elle sourit, car elle le sait bien, s'il est un réconfort pour l'âme, au bout du monde, c'est bien de se remplir la panse.

L'ogresse Lilja a mis sa pâte de côté pour qu'elle repose, luxe auquel elle-même ne goûte guère. Elle attrape une tunique de laine de mouton grossière, rêche et à la coupe brutale, de couleur marron, qu'elle noue autour de son corps magistral et ferme le long de sa hanche au moyen d'un os de vache. Il y a bien une veste Goretex dernier cri quelque part mais se vêtir ainsi, comme les fermiers d'il y a deux siècles, l'enchanté. Pour sûr, le vêtement n'est pas imperméable. Mais il coupe efficacement le vent et même mouillé la tiendra au chaud. Elle n'en a pas pour longtemps, de toutes façons. Dans le vestibule, le chien dirige un œil humide sur son ogresse de maîtresse. La porte de bois massif s'ouvre sur la plainte habituelle des éléments. Lilja lève les traits épais de son doux visage vers la lumière. Elle pense, peut-être, « et après moi le déluge... » et part explorer son domaine.

La bâtisse est un unique corps de ferme oblongue et ras, engoncé dans le sol et dont les larges murs, comme toujours, traditionnellement, sont prolongés de dalles de pelouse. Le toit de chaume et de verdure est sombre. L'ensemble est aveugle, percé seulement de rares ouvertures à son faite, par lesquelles s'échappe la fumée des foyers. On dirait un vieil animal échoué là, un petit cachalot velu et infirme. La cuisine de Lilja, son royaume, son antre,

n'a été assujettie que tardivement à la maison ; elle est faite de bois, de tôle, et de larges fenêtres y regardent vieillir l'univers. Pour toute chambre, sous la charpente s'étaient matelas et couvertures.

Vois donc l'ogresse Lilja affronter la rincée coutumière. Le ciel est bas, le vent cinglant, par delà la ferme le lac est agité de soubresauts, de plissements, et les rafales lui en amènent l'écume, porteuse d'un goût d'algues. Aussi loin que porte la vue dans la brume effilochée, ce ne sont que collines verdoyantes que noie la pluie continue. Quelques bovins détremés posent sur Lilja un regard placide alors qu'elle inspecte leurs mangeoires ; des oies et des canards la suivent en se dandinant, les rafales maltraitent leur plumage. Des bâches ont été arrachées d'un second bâtiment en cours d'édification, et l'eau se déverse à l'intérieur. Lilja note mentalement qu'il lui faudra venir réparer tout cela. Et consolider la piste de terre qui dessert sa demeure, le ruisseau l'a envahie et elle disparaît désormais sous une large mare.

« Mama ! »

L'appel transperce les sifflements du vent. Lilja se retourne vers la maison, et il y là, frêle et filiforme, perdue dans un vaste chandail couleur pétrole, la spatule à la main et un air inquisiteur dans le regard, sa fille de dix ans, Solilja.

L'ogresse sourit pour manifester qu'elle a compris, mais secoue légèrement la tête pour intimer à sa gourmande de fille de patienter un peu. On ne sait jamais. La journée leur réserve peut-être la surprise d'une visite. Lilja aime les visites. La vue d'un visage nouveau lui rappelle qu'il y a un monde avant d'arriver ici.

Et de fait, quelques minutes plus tard, alors qu'elle s'active, couteau en main, sur un poulet, dans le calme étouffé de sa cuisine, les grincements de la bâtisse et le couinement de l'air, voilà l'ogresse Lilja qui lève les yeux. Il y a au loin sur la piste une monture cocasse, un engin curieux, il se démène contre le vent, il peine et se courbe, il progresse laborieusement. Une bête hybride aux deux têtes rouge vif et aux quatre pattes qui s'agitent de concert. Lilja aime recevoir des voyageurs de passage dans son antre. La commissure de ses lèvres charnues se relève en un sourire, timide, mais d'une authentique chaleur.

« Je ne sais pas bien quel est mon âge... », répond Lilja doucement. Elle décoche un regard de biais à sa fille qui lâche, amusée, « 54 ans ».

Delphine sirote son chocolat chaud, enserre la tasse brûlante et recouvre les peintures délicates de ses doigts, les personnages des scènes rurales n'apparaissent à la faible lumière que par entrefilets, je lis le passé islandais dans les lignes de ses mains. Elle veille d'un œil sur

Lirio, assise sur la table, et que la vaisselle finement ouvragée intéresse fortement, bien entendu. L'échange entre nos deux hôtesse ne lui a pas échappé mais elle n'en comprend le sens qu'après une brève traduction que je lui adresse. Lilja ne parle d'autre langue étrangère que l'allemand.

« Je suis venue ici en 92. La ferme ne m'appartient pas ; elle a été occupée entre la fin du 19<sup>ème</sup> et le milieu du 20<sup>ème</sup> siècle. J'y travaille. J'accueille les voyageurs. Je leur fais des crêpes. »

Tous les regards, d'ogresse, de fille d'ogresse, de tandémistes fourbus, convergent vers le plat déjà vide. Lilja émet un petit rire. Et s'en va en cuisine chercher une autre fournée. Lirio s'exclame bruyamment. Non pas que les pâtisseries l'intéressent, encore que, mais elle a repéré les nombreux chats qui se prélassent sur les fauteuils près du feu. Elle bat des mains avec sa touchante maladresse de bébé, pointe du doigt les félins endormis, rit et jubile. Cette petite a une réserve inépuisable de joie de vivre. Un rien l'éveille, la stimule, suscite son émoi, les objets, les éléments, les lumières, les couleurs, et plus que tout les animaux. Elle ne manifeste aucune contrariété à avoir été ballotée dans sa carriole toute la journée durant, par monts et par vaux, sous la neige et dans le vent. Que j'aime mon enfant.

« Au début, on n'avait que ce bâtiment », indique Lilja, de retour avec une pile de crêpes, en désignant la sombre bâtisse traditionnelle. « Puis avec l'afflux touristique il a fallu agrandir. Pendant la pleine saison on peut être jusqu'à cinq à travailler ici. On fait des crêpes et du chocolat chaud... » ajoute-t-elle encore avec malice.

Une mélodie populaire nous appelle soudain. C'est l'accordéon de Solilja. Fais courir tes doigts sur le clavier, petite fée, joue et emmène-nous avec toi, sur les traces, peut-être, de ton instrument expatrié, comme tes ancêtres. Si tu te dérobes à nos regards inquisiteurs derrière ta tignasse blonde, c'est ta réserve islandaise naturelle, mais c'est aussi tout le paradoxe de ton peuple, et tu l'incarnes si bien là, postée devant nous, c'est ce mélange chaud et froid de bravade et de timidité. Tu te donnes en spectacle spontanément, fièrement, mais tu fuis le contact visuel. Tu t'approches de nous pour nous toucher, pour nous sentir, mais tu files si l'on répond. Tu lances ta musique à nos visages mais feins d'ignorer notre réaction.

« Son père lui a appris », lâche Lilja. Aucune autre mention ne sera faite du géniteur. Le mystère demeure. « Elle joue aussi de la guitare ».

Comme elle est apparue, la petite fée disparaît : sans un mot, dans un bruissement d'étoffe lourde, avec un doux sourire.

« Elle avait 3 semaines, la première fois que je l'ai amenée. C'était bien. A partir de ses 3 ans c'est devenu plus compliqué. Elle disparaissait dans la nature, on devait la chercher partout. Puis la ramener. »

Avec un regard pour Delphine, je m'imagine battre la campagne, de marécage en colline, de lac en prairies, sur des dizaines de kilomètres, en quête de ma fille de trois ans.

« Aujourd'hui, ça se passe bien. »

Subjugué, je suis subjugué. Par la force qui émane de cette grande bonne femme, par son discours qui en si peu de mots en raconte si long sur une vie islandaise, car plus riche encore est l'histoire qu'elle tait. Par ses choix, forts, libres, assumés. Je croyais être amusé par ce peuple d'Islande, si contradictoire, qui fait preuve d'aussi peu de loquacité tout en pratiquant le franc-parler. Rectification, je suis en admiration.

L'obscurité est de plus en plus dense. Je ne distingue presque plus l'autre bout de la longue table où Lilja dispose méthodiquement sa vaisselle anachronique destinée à l'accueil des visiteurs. Je me représente les repas familiaux d'antan, les hommes rendus muets par des journées d'éreintant labeur, figés dans leurs gilets verts à double boutonnage et leurs culottes courtes ; le cliquetis des cuillères qu'on plonge dans sa soupe de lait caillé et le bruissement minéral du poisson séché que l'on mastique lentement ; les galettes que l'on rompt en silence, et, si c'est dimanche, les bruits de succion étouffés car il y a de la soupe grasse et de la viande macérée dans du petit lait, avant les myrtilles et le gruau d'orge. Par les aérations de la toiture siffle le vent, et je rêve à ces gens, héros archaïques d'un mode de vie si dur et pourtant choisi de plein gré. La lueur des bougies semble plus chaude à mesure que le froid et le noir l'emportent sur le jour.

« J'aime vivre sans électricité ». L'ogresse semble avoir suivi le cours de mes pensées. « Je pense que la vie est meilleure ainsi. Comme avant. Plus authentique, plus saine. Pas de bourdonnement incessant d'appareillages, pas de moteur. C'est plus dur aussi. Plus méritant. Suis-moi ! », et se lève Lilja.

Trois enjambées de la bougresse et nous voilà sortis par la cuisine. Devant le vestibule, un grand placard de bois renferme briques de lait, restes de salade, os de poulet. J'inspecte l'installation, muet. Lilja développe le silence. Puis finit par détailler.

« Refroidissement par eau. Elle arrive directement du lac. Ça circule dans le placard. C'est mon frigo.

- Et celui qui est dans la cuisine ? le 'normal' ? », osé-je demander.

« Ah ! », s'amuse l'ogresse. « Il fonctionne au gaz. Je ne le branche jamais ». Elle réfléchit. « Je ne suis pas rétrograde. J'ai tout le confort moderne dans une maison à Egilsstaðir. Internet, l'eau chaude, la lumière. Mais, vois-tu, la vie est plus vraie ici. Nos jeunes ne supportent plus l'inconfort. Pense à comment nos aïeux ont vécu. Il y a de la sagesse et de la vitalité à puiser dans le dénuement. » A peine une

pause. «Vous aimez le poulet ? », et voilà l'ogresse qui retourne à sa cuisine.

Pensif, je reste dehors dans le jour tombant. Par les vitres sépia des fenêtres je la vois s'affairer, elle coupe, émince, dispose, fait naître un repas. Je n'ai qu'un geste à faire, un bouton à presser, et dans un clic discret je capture le visage de notre hôtesse. Clic. Clic. Elle va me regarder. Clic. Elle va me regarder. Clic. Elle me regarde. Amusée. Plus tard, une fois tous attablés, je lui montrerai le cliché. Son faciès rond, jovial et réservé, ses airs indéfinissables de Joconde, la déferlante de ses cheveux bouclés.

« C'est peut-être un elfe, là, sur la photo », me dira-t-elle sans sourciller. Devant mon air intrigué, elle exhibera un livre de photos : paysages vides, natures mortes. « C'est un livre sur les Elfes. » Photos dépeuplées, cadres inoccupés. « On ne voit que ce qu'on croit. Moi je ne vois rien. Toi, peut-être ? »

Un silence.

« Si vous cherchez la Reine des Elfes...

- ...

- ...

- Si vous y croyez...

- ...

- ...

- Allez voir du côté de Bakkagerdi. Vous trouverez peut-être ce en quoi vous croyez. »

Un siècle plus tôt, en ces terres tourmentées de Saenautasel, était né Bjartur. Bjartur l'indépendant, Bjartur le fier, le cruel et l'insensible, Bjartur, le fermier islandais qui devait défier les fantômes, envoyer au Diable les conventions et persévérer dans sa lutte contre les éléments, contre la fatalité, la misère et la vie même. Icône intemporelle du rêve universel islandais de liberté, Bjartur l'insolent devait perdre femmes et enfants, guidé qu'il était dans son existence de forçat par la seule, entêtante obsession d'être son propre maître, envers et contre tout, à n'importe quel prix.

Bjartur l'irrévérencieux avait vu le jour ici même, bien avant que l'ogresse Lilja n'investisse les lieux et n'en devienne maîtresse, dans l'imaginaire d'un grand homme venu puiser à Saenautasel, au début des années 1900, l'inspiration pour ce qui est, sans doute, la plus grande saga contemporaine islandaise. Ce sont ces collines oubliées, ces lacs déchaînés, ces arpents détremés qui sous la plume d'Halldór Laxness devinrent le terreau fertile où faire pousser l'œuvre terrible "Gens d'Indépendance".

Je suis arc-bouté sur mon guidon. *Une fois n'est pas coutume*, ironisé-je, amer. Tension de tout mon corps, concentration de tout mon être, et la haine, la haine, bon sang, pour l'ennemi invisible, impalpable, le bourreau de nos organismes et le tortionnaire de nos volontés, le grain, la trombe, le déluge, le vent, quel que soit le nom qu'il revêt, c'est une entrave, un calvaire délibéré, choisi, assumé, mais qui nous use, chaque fois, qui nous provoque, toujours.

Et je peste, et je vide ma bile, et j'insulte à tout va l'éther indifférent. Je le somme de s'incarner, je le défie de prendre forme humaine, pour qu'enfin ma rage trouve cible concrète. Je rêve dans l'épreuve de pouvoir, pour finir, coller mon poing sur la gueule de l'insolent. La colère a cela de bon qu'elle fabrique de l'énergie à partir de la frustration et qu'elle occupe l'esprit. Accaparé par les chapelets d'injures que je sème, m'écoutant éructer, je pédale, diable ! je pédale...

Derrière, à quelques centimètres de moi mais aussi inaccessible, aussi lointaine dans la tempête que si un monde nous séparait, je sais Delphine pétrifiée dans l'effort. Ses armes à elle : le silence et la résignation. Je suis le volcan, elle est le bouddha. Nous sommes un tandem et un binôme. Le vent nous couche sur la piste, il faut tenir. Eviter ce trou, traverser cette mare. Avaler cette bosse, négocier cette pente. Mais la rage est notre moteur - quelle ironie ! je boue mais avance au ralenti. Le vélo, ses trois mètres de long et ses cent kilos de matériel, forment un véritable mur qu'il faut faire avancer contre la volonté des éléments. Maigres protections contre la pluie insidieuse que le vent propulse à l'horizontale, contre nos jambes grelottantes, nos ponchos nous giflent le visage, entravent notre vue.

La pluie revient à la charge. C'est un rideau épais qui s'abat sur nous. Une couverture lourde et dégoulinante jetée à nos faces. Le vent siffle maintenant. Au sortir de la ferme de Lilja, nous avons été instantanément trempés. C'est une manière naïve et presque désabusée de voir les choses du bon côté : on ne peut guère être plus mouillé... *Heureusement que la petite est bien au chaud et au sec dans son carrosse*. Je le sais, c'est presque palpable, les pensées de Delphine sont elles aussi tournées vers Lirio, imperturbable dans son cocon, et qui, je n'en doute pas un instant, pose un regard intéressé sur les phénomènes qui nous assaillent. C'est très concret pour nous là-dehors, plutôt abstrait pour notre petit troll là-dedans. Intéressante mutation dans notre vie de nomades cyclopèdes que cette translation, cette extériorisation du centre de nos préoccupations : des tréfonds de nos êtres auparavant égocentriques, il s'est incarné en une petite boule de vie et de rires, il est désormais quelques mètres derrière, dans un habitacle de plastique et de toile ; sa respiration, son sommeil, ses jeux, humeurs, cris, commandent aux battements de nos cœurs. Et c'est notre

arme absolue dans l'adversité, car rien n'est trop dur, rien n'est trop pénible pour qu'on en oublie que notre fille est avec nous, et qu'elle passe avant tout. On ne pédale pas de la même façon quand on est devenu des parents.

Du haut d'un petit mamelon de pelouse que flanque la ferme de Saenautasel, à la faveur d'un virage un peu moins exposé, je jette un dernier regard ruisselant sur le royaume de Lilja. La ferme paraît ridicule, avalée par l'immensité, le lac, les collines, tout cet univers végétal uniforme. La nature ici n'a de cesse, semble-t-il, de nous faire sentir misérables, indésirables, déplacés. Minuscules. Il faut gagner chaque mètre, lutter pour ne pas reculer.

Nous sommes libres. Indépendants. Venus ici de notre plein gré, avec en main les cartes de nos vies. Voyageurs à vélo, rien ne nous contraint, tout choix nous est ouvert. Nous décidons à chaque instant de quoi il sera fait ; pour nous le présent est roi, le carrefour perpétuel.

Il y a, il y aura toujours un prix à payer. Dame Nature nous le rappelle régulièrement, violemment, elle revient nous tester ; notre vie de vagabonds à pédales est loin d'être aussi pénible et lamentable que celle des premiers islandais venus s'implanter ici. Mais notre époque moderne est une tentatrice et la facilité, le confort y sont si accessibles que nous devons souvent user de toute notre volonté pour garder notre cap. Et notre indépendance.

Nous quittons Saenautasel et je salue le fantôme de Bjartur.